Revue d'Histoire Méditerranéenne. Vol. 8, n°02. Juin 2026, p.294 - 305

P-ISSN: 2716-764X, E-ISSN: 2716-7747

Reçu le : 28 – 02 - 2026	Accepté le : 31 – 05 - 2026	Publié le : 30 – 06 - 2026

Le Printemps Berbère de 1980 : Une approche socio-anthropologique de l'événement

The Berber Spring of 1980: A socio-anthropological approach to the event

BELHIMER Ouidir
Université Mouloud Mammeri de Tizi - Ouzou, Algérie
Ouidir.belhimer@ummto.dz

Résumé

Notre contribution se veut un regard socio-anthropologique sur l'événement du Printemps Berbère de 1980. Il est question, à travers elle, d'analyser ce moment historique, ancré dans la mémoire collective des populations berbérophones, comme événement. Il s'agit de le rendre intelligible en le restituant dans son contexte de production pour montrer la place qu'il occupe dans le processus historique de la lutte pour la reconnaissance de la dimension berbère dans la définition de l'identité nationale algérienne. Nous nous sommes interrogés aussi bien sur les raisons sociologique et anthropologiques que sur les conditions historiques qui ont permis son émergence dans le contexte de l'époque. De plus, l'approche par l'événement que nous adoptons ici nous impose de nous intéresser tant aux processus et mécanismes de sa construction et aux conditions de son surgissement qu'aux différentes mutations et ruptures qu'il avait opéré dans l'espace social local.

Pour ce faire, nous avons adopté une démarche empirique qui a permis de produire des données ethnographiques nécessaires à l'analyse de notre objet. Les archives consultées et les entretiens réalisés avec des acteurs qui ont fait l'événement ont permis, à travers une démarche anthropologique, à la fois de restituer à cet événement ses cadres spatio-temporels et d'intégrer la pluralité d'expériences d'acteurs dans la construction de notre analyse de ce moment. En effet, si la consultation et l'analyse d'archives produites ont aidé à la connaissance et à la compréhension des revendications des acteurs, durant cet événement, les entretiens réalisés, en revanche, permettent, à travers une reconstitution des trajectoires militantes, de mieux saisir, non seulement les méandres de l'événement, mais aussi l'avant et l'après événement, les modes d'action et les significations qui lui sont inhérentes.

Rendu possible par un processus de conscientisation et de mobilisation identitaire, dans un contexte marqué par un processus d'uniformisation de la société, le Printemps Berbère surgit de manière surprenante. Il a permis, par une large adhésion et participation qu'il a suscitées et la mobilisation qu'il a générée, une expression publique de la revendication berbère et sa construction comme revendication populaire. Cet événement caractérisé par sa nouveauté et la dynamique de son action, opère des ruptures significatives dans le contexte de sa production. Il produit de nouveaux symboles, de nouvelles idées et induits des mutations dans les manières d'être et d'agir en politique. Il produit un impact sur l'évolution des processus politiques et contribue nettement aussi bien à l'émergence de nouveaux espaces et types de socialisation politique qu'à la reconfiguration du champ public local, dans la région de Kabylie. Produit par une génération militante, cet événement constitue un point de repère, perçu comme un moment d'ouverture d'horizons du possible, dans la mémoire collective des populations berbérophones.

Mots clés : événement, action collective, engagement, acteur, socialisation, mutation

Abstract:

The present study aims to offer a socio-anthropological perspective to the events of the Berber Spring of 1980. Through this analysis, we seek to examine this historical moment, deeply rooted in the collective memory of Berber-speaking populations, as an event. The objective of this research is to make the event intelligible by situating it within its historical context in order to demonstrate the role it plays in the historical process of the struggle for recognition of the Berber dimension in the definition of Algerian national identity. We have examined both the sociological and anthropological reasons as well as the historical conditions that led to its emergence. Furthermore, the event-based approach we adopt here requires us to focus not only on the processes and mechanisms of its construction and the conditions of its emergence; however, it tackles also the impact of various changes and ruptures it brought on the local social sphere.

Through this study, we adopted an empirical approach that enabled us to gather the necessary ethnographic data. The archives we consulted and the interviews we conducted with the participants, who shaped the event, allowed us, through an anthropological approach, to shed light on the event's immediate circumstances, which are fostered by the diversity of participants' experiences to put under scrutiny the event, the Berber Spring of 1980. Indeed, while the consultation and analysis of the archives helped us gain knowledge and understanding of the participants' demands during the event, the interviews allowed us, through a reconstruction of the activists' trajectories, to better grasp the twists and the turns of the event. These accounts also enabled us to analyze the modes of action, coordination mechanisms, and meanings inherent in both the actors' actions and the event itself.

Made possible by a process of awareness-raising and identity-based mobilization, against a backdrop of societal homogenization, the Berber Spring emerged unexpectedly. Through the broad support and participation, it inspired and the mobilization it generated, it enabled the public expression of Berber demands and their establishment as a popular cause. This event, characterized by its novelty and the dynamism of its action, brought about significant ruptures in the context of its emergence. It produced new symbols and new ideas and induced changes in ways of being and acting in politics. It affected the evolution of political processes and contributed significantly both to the emergence of new spaces and forms of political socialization and to the reconfiguration of the local public sphere in Kabylia. Produced by a generation of activists, this event constitutes a landmark in the collective memory of Berber-speaking populations, perceived as a moment that opened up new horizons of possibility, whether in terms of the struggle for recognition of Berber identity or in terms of commitment and participation in public life.

Keywords: event, collective action, commitment, actor, socialization mutation

E-mail de correspondance : ouidir.belhimer@ummto.dz

Introduction

L'existence du mouvement de revendication berbère en Algérie remonte au mouvement national. Il a produit, au fil du temps, de nouvelles idées, une littérature et une dynamique culturelle et politique importante. Comme il a également produit des événements, des symboles et des repères dans la société algérienne, voire même par extension, dans les sociétés du Maghreb.

À présent, la dimension berbère est reconnue et intégrée dans la définition officielle de l'identité et de la personnalité algérienne. En effet, après sa reconnaissance constitutionnelle comme langue nationale en 2002, la langue berbère est consacrée comme deuxième langue nationale et officielle aux côtés de la langue arabe, par la constitution de 2016. Néanmoins, les repères et symboles produits par le mouvement berbère demeurent encore intacts dans la mémoire collective (acteurs, événements, ...etc.). À ce titre, l'événement dénommé *Tafsut Imaziɣen* (Printemps Berbère) de 1980 continue, à ce jour, d'être célébré et commémoré, depuis son irruption au Printemps 1980. Il rentre ainsi dans les logiques de célébration et de commémoration et devient une sorte de rituel politique. En effet, vers le milieu du mois d'avril de chaque année, et ce depuis 1981, un foisonnement d'actions, de manifestations et d'activités sont organisées dans divers espaces sociaux, notamment en Kabylie, pour célébrer, souvent dans une logique prospective, cet événement considéré comme un moment fondateur. Il s'agit, de ce point de vue, d'un événement

ancré dans la mémoire collective des populations, voire même d'un événement « sacralisé »[1] par la mémoire collective. Cette appellation désigne le moment de protestation collective d'avril 1980, à Tizi-Ouzou et plus globalement en Kabylie, à travers laquelle est exprimée la demande de la reconnaissance et d'intégration de la particularité berbère. Comme celle du Printemps des Peuples ou encore celle du Printemps de Prague, cette appellation, Printemps Berbère, renvoie à l'idée de renouveau, à celles de la renaissance et de la résurrection berbère. Il est perçu, dans les représentations sociales, comme un moment d'espoir, de l'inédit qui a ouvert un faisceau de possibles.

Souvent présenté, tant par ses acteurs que par des sociologues et intellectuels, comme un moment fondateur (Salhi, 2010 : 70)ou encore comme un tournant (Chaker, S, 1990 : 29), cet événement est, en effet, générateur de profonds changements dans le registre du rapport au politique, aux questions publiques et à la question berbère, notamment dans la société locale en Kabylie. Il a produit de nouvelles valeurs et impulsé de nouvelles dynamiques culturelles et sociales sur un fond de contestation politique visant à formuler, dans l'espace public, la demande d'intégration de la spécificité berbère dans le cadre de l'Etat national.

Si par ailleurs les sciences sociales ont approché ce moment, à travers quelques études et avec des approches diverses (historique, biographique, action, acteur et citoyenneté), elles ne rendent pas compte toutefois de ses diverses configurations et de toute sa complexité. Un moment souvent cité dans les études en sciences sociales portant sur la Kabylie, mais rarement approché comme objet central. En histoire, l'aspect chronologique du mouvement berbère semble dominant dans les quelques études jusque-là réalisées sur ce moment (Guenoun, 1999 :43,Ouerdane, 1991 : 191). C'est plus en sociologie et surtout en anthropologie que cet événement semble être cité et surtout abordé comme objet, parfois central. Il est lu et présenté comme un mouvement social produit par une génération militante qui a formulé la revendication berbère dans le cadre d'une lutte pour les libertés démocratiques (Belhimer, 2012 :251) ou comme un moment fondateur résultant d'une dynamique globale de l'histoire nationale et dont l'objet était la demande de reconnaissance et d'intégration de la particularité berbère à travers la revendication d'une « citoyenneté active » (Salhi, 2010 :70). Si ces différentes études attestent globalement de l'importance de cet événement dans le processus de la lutte pour la reconnaissance de l'identité berbère, elles restent cependant moins exhaustives quant aux aspects liés à son impact en termes de ruptures et de mutations qu'il avait opéré dans l'espace social, du moins au local. De plus, la diversité politico-idéologique qui caractérise la protestation, souvent évoquée, est très rarement abordée d'un point de vue de ses conflits qui, pourtant, constituaient des pesanteurs à l'évolution de l'action militante collective des acteurs. Appréhendé souvent avec des approches totalisantes et homogénéisantes qui éclipsent certaines de ses facettes, le Printemps Berbère nécessite encore d'être analysé avec des approches renouvelées, notamment d'un point de vue de ses impacts et de sa construction.

L'approche par l'événement que nous proposons ici permettra, de notre point de vue, d'appréhender et de lire ce moment de bascule comme « une ligne de partage » entre deux ''ères'' différentes ; celle qui l'a rendu possible et celle en devenir qu'il a lui-même ouvert par son surgissement. L'événement doit ici être saisi comme action, celle qui « arrache ses protagonistes à une situation, à un contexte, à une temporalité »pour les ouvrir sur une nouvelle situation avec de nouveaux principes d'intelligibilité (Bensa et Fassin,2002 :5). Car, l'événement « provoque la question du sens » que d'ailleurs les sciences sociales doivent saisir pour produire de l'analyse sur ce qui se fait et se défait dans ce moment de discontinuité, pour apporter de l'intelligibilité. De plus, le mode de l'événement est le problématique et/ou l'incertitude, dans son surgissement, il pose des problèmes et il est par lui-même « problématique et problématisant »(Bensa et Fassin,2002 :5).

Cette approche nous semble heuristique et pertinente à bien des égards puisqu'elle permettra de décrypter les modalités de sens et d'action qui le caractérisent, mais aussi de montrer la ligne de

[1]. Sur la sacralisation et la banalisation de la mémoire, voire T. Todorov (2000), P. 175.

partage qu'il constitue entre deux moments différents ; un avant et un après le Printemps Berbère[2]. Il s'agira aussi, à travers elle, de rendre plus intelligible son surgissement, sa construction et les diverses ruptures et mutations qu'il a permis d'opérer.

Il convient, pour cela, de restituer les cadres et contextes dans lesquels s'est construit et s'est déployé cet événement, de faire place à l'expérience des acteurs qui l'ont fait afin de ressortir sa singularité et celles de ses acteurs. Les développements et analyses que propose cette contribution s'appuient sur les résultats d'une enquête de terrain, réalisée en 2016, et menée auprès d'acteurs de cet événement avec lesquels nous avons réalisé des entretiens semi-directifs, en plus de quelques entretiens déjà réalisés en 2011. C'est ce qui a permis d'abord de saisir la diversité d'expériences de participation individuelle à cet événement et de saisir les multiples lieux et facettes d'une socialisation militante ayant permis sa construction. Les recoupements réalisés avec des archives consultées[3] ont permis une restitution des cadres spatio-temporels de la production de l'événement et une intelligibilité de son impact à travers les ruptures et les continuités qui caractérisent l'évolution de l'action et les trajectoires militantes des acteurs.

1. Contexte et processus de construction de l'événement

Le Printemps Berbère constitue un repère dans la mémoire collective des populations berbérophones. Porté par une génération militante, il se présente à la fois comme aboutissement d'un processus d'action militante et le point de départ d'une nouvelle ''ère'' de la militance berbère. La construction de cet événement s'imbrique avec le processus de socialisation politique de la génération militante qui l'a produit. Nés, pour la plupart, pendant, ou juste avant, la guerre de libération, les acteurs de cette génération ont vécu la guerre et la libération nationale dans leur enfance et ils en étaient fortement marqués. L'essentiel de leur socialisation aussi bien scolaire que politique s'est faite dans le cadre de l'Etat national. Néanmoins, des repères de luttes antérieures menées par les générations précédentes ont participé dans la prise de conscience politique et identitaire de cette génération militante. Ainsi, les savoirs produits par « la génération des précurseurs » sur la langue et l'histoire berbère (Chaker, S, 1987 : 97), l'action militante berbère du groupe de Ben Aknoun (Guenoun, 2021 : 55) ou encore la crise politique « dite berbériste de 1949 » produite par la deuxième génération militante (Harbi, 1980. Carlier, 1984 :349) dans le parti nationaliste PPA-MTLD, ont constitué des repères qui donnent une profondeur historique à l'action militante berbère et ont participé d'une socialisation militante des acteurs de cet événement.

Cependant un des éléments centraux de ce processus de construction était l'Académie Berbère[4] qui, par son discours porté dans sa revue *Itij,* diffusée clandestinement en Algérie, a eu un impact considérable et a participé au façonnement des trajectoires militantes des acteurs de cet événement. Ce discours d'affirmation identitaire qui imbriquait les deux registres de la langue et de l'histoire est accompagné par la diffusion de l'alphabet *Tifinaɣ*(ACHAB, 1996 : 89) et des portraits des Rois Berbères qu'on présentait comme des ancêtres fondateurs de la nation. Un discours qui a consolidé le sentiment de fierté et d'appartenance identitaire et a constitué une des sources de motivation à un engagement militant stimulé par le déni identitaire. Celui-ci était générateur de sentiments d'injustice et d'exclusion chez les acteurs et constitue un facteur incitatif à leur engagement militant. En ce sens, les interdictions qui ont caractérisé la traditionnelle fête des cerises de Larbaa Nath Yirathen en 1974 et les affrontements qui en sont résulté représentent un de ces moments marquant de la socialisation politique des acteurs[5](Chaker. R, 1981 :5). Néanmoins

[2]. Il est à noter ici que même lors de nos entretiens, les acteurs font usage du Printemps Berbère comme une ligne de partage entre un avant et un après événement. Ils les présentent eux-mêmes comme deux ères de l'histoire que l'événement du Printemps Berbère sépare. « Avant 80 » et « après 80 » sont des expressions qui reviennent trop souvent dans les récits des acteurs.

[3]. Il s'agit essentiellement d'archives collectées auprès d'acteurs, nous pouvons citer, entre autres, le programme de revendication rendu public pendant l'événement, l'appel à la marche du 7 avril à Alger, l'appel à la grève générale du 16 avril 1980, revue de presse sur l'événement :*Tafsut Imazighen*, la déclaration des 24 détenus…etc.

[4].Une association berbère fondée en France en 1969 et qui prônait un militantisme de terrain tout au long des années 70.

[5]. L'ensemble des acteurs interrogés confirment avoir été marqué par ce moment et qu'ils l'ont bien ressenti comme injustice.

leur engagement ne pouvait se concrétiser que dans des espaces restreints et souvent périphériques, au regard du contexte politique de l'époque.

Ce contexte était fortement empreint par le processus d'une édification nationale menée du haut vers le bas, de manière uniforme et avec des choix politico-idéologiques imposés d'en haut. Ainsi, dirigée par un Etat-parti, l'Algérie indépendante interdisait l'expression de toute forme de diversité et de pluralité : linguistique, culturelle et politique. Rejetées et combattues, elles étaient perçues comme des formes de division, pouvant atteindre le corps de la nation et susceptible d'entraver le processus de construction et du développement de l'Etat national. Un contexte contraignant pour l'émergence d'une action militante berbère de manière affirmée. C'était dans la périphérie de la vie culturelle nationale que la revendication berbère a pris forme. C'était donc autour de l'art, de la culture, de la production intellectuelle et surtout de l'école que s'ouvraient les premiers espaces d'expression et de construction de l'action militante, à travers des micro-groupes d'acteurs qui s'investissent et évoluent dans de micro-espace à l'instar du cercle culturel Berbère et du comité de la résidence de Ben Aknoun(Chaker, S, 1990 :24) ou encore l'espace crée atours du cours de berbère dispensé par Mouloud Mammeri, à la faculté des lettres de l'université d'Alger.

Ce processus de construction est particulièrement conforté par l'émergence de la chanson engagée qui constituait une forme de renouvellement significatif aussi bien par ses adaptations aux évolutions de la musique universelle que par ses ouvertures à des questions modernes dans la poésie chantée. Portée par une pléiade de jeunes instruits et sensibilisés à la question identitaire, elle a constitué, durant ce contexte, l'espace d'expression et le vecteur de diffusion les plus importants pour la revendication berbère. Par la qualité de ses œuvres, imbriquant l'universel et le particulier, cette chanson représentait un symbole de fierté et d'appartenance identitaires, pour cette génération d'acteurs ! C'est aussi le cas du club de la Jeunesse Sportive de Kabylie qui, au-delà de sa dimension sportive, incarnait l'image d'un symbole identitaire. Il avait permis, par ses succès sportifs, de constituer un espace d'expression et de jouer un rôle dans le processus de prise de conscience identitaire. Les tribunes du stade représentaient le lieu d'une expression collective de la contestation identitaire. D'ailleurs, les acteurs interrogés disent « être plus intéressés par les tribunes que par le terrain »[6]en raison de cette possibilité, et liberté relative et momentanée, d'expression qu'elles permettent.

Au centre urbain de Tizi-Ouzou, espace central du surgissement de l'événement, la mobilisation identitaire s'est construite dans le sillage de l'action du développement et de modernisation entreprise par l'Etat[7]. C'était dans les nouveaux espaces générés par cette dynamique (unités industrielles, lycées, entreprises…), composés majoritairement par des jeunes, que s'inscrit et s'élargit l'action militante des acteurs. Dans le monde du travail, ceci est perceptible à travers le développement de pratiques syndicales contestataires qui s'élargissent, par effet de conscientisation, à la contestation identitaire et politique comme c'était le cas, par exemple, à l'ENIEM[8]. Mais, c'était surtout l'école qui, par un élargissement significatif de la carte scolaire, constituait l'espace principal de la construction de la dynamique d'action collective autours de la revendication berbère. Elle était, depuis la période coloniale, le lieu dans lequel et à partir duquel se produisaient et se transmettaient les idées et savoirs relatifs à la langue, à l'histoire et à la culture berbère (CHACHOUA, 2002 : 13). L'internat était l'espace scolaire déterminant du processus de socialisation politique de cette génération. Elle impliquait, en plus du déplacement et de l'éloignement de l'espace familial, et donc de son contrôle, la découverte de la ville, une ouverture sur l'extérieure, le développement de l'altérité et une prise de conscience identitaire. Cet extrait de l'entretien réalisé avec Saïd Boukhari, élève interne au CNET de Tizi-Ouzou, puis au Lycée Technique de Delys où il était acteur/ lycéens pendant l'événement, est illustratif à cet égard :

[6]. Entretien avec Mouloud Lounaouci.
[7]. En application du programme de développement spécial pour la wilaya de Tizi-Ouzou, de 1968
[8]. Entretiens réalisés avec Abdelkader Badjou et Ahmed Sadi, acteurs de l'événement et cadres à l'entreprise ENIEM.

« D'abord tu es jeune, tu quittes ton foyer familial. Tu pars dans un univers inconnu ; les enseignants ne sont plus les mêmes, l'école ce n'est pas la même, c'est en plus la ville. Donc un changement radical. Le deuxième aspect, tu entends parler arabe autours de toi et cela t'interroge et te pose des questions (…) l'internat c'était la diversité des régions, donc chacun parlait de sa région, de l'histoire de sa région. Puis à l'internat, on aimait beaucoup la chanson, on était jeunes et il n'y avait pas beaucoup d'autres distractions. (…) Bien sûr que c'est à l'internat qu'on a aussi découvert que cette langue qui est la nôtre disposait d'un alphabet et on commençait à s'initier. Entre nous, élèves, on se passait les mots ; voici comment s'écrit mon nom en tamaziɣt, ou encore quelqu'un qui te demande : comment s'écrit ton nom en tamaziɣt ? A ce stade, si tu connaissais déjà ton nom en tifinaɣ, c'était un acte militant, parce qu'on savait que c'était aussi interdit, et qu'il fallait faire attention, c'était donc entre nous. »

C'est dans ce processus que la ville se dote aussi de son centre universitaire, en 1977. Dès son ouverture, il se constitue en espace de convergence, de dynamiques d'action militante et de ralliement d'acteurs sociaux. Par sa légitimité d'espace de savoir, il devient un repère, un espace de mobilisation central et une scène pour l'action militante des acteurs. La dynamique collective fait progresser l'action militante du registre culturel à celui de la contestation politique et identitaire. La contestation des modes de représentativité des étudiants et l'organisation de l'UNJA (Union Nationale de la Jeunesse Algérienne) par la grève des étudiant qui a duré près d'un mois (du 17 octobre au 13 novembre), en était le point de départ pour poser la revendication d'une représentation démocratique des étudiant (Chaker. R, 1981 :12). C'est ce qu'on peut constater aussi à travers cet extrait de l'entretien réalisé avec Rachid Ait Ouakli, un des acteurs de cette action :

« Le premier problème qui a été posé c'était la représentativité des étudiants. C'est-à-dire que l'UNJA à l'université, dans le milieu étudiant, avait le monopole et elle voulait parachuter des éléments comme des représentants des étudiants. Nous n'avons pas voulu de ces gens-là et on avait dit : C'est à nous de voire qui seront nos représentants…la représentativité démocratique s'est donc posée comme problème à ce moment-là… »

Pour certain des acteurs interrogés, la grève constituait le moment de bascule, de surgissement de l'événement du Printemps Berbère. C'est le cas, entre autres, de Aziz Tari qui dit, à ce propos :

« La grève de 79, c'est le début d'une page qui s'écrit d'une manière unique, celle de rassembler les enseignants, les étudiants et les travailleurs dans une structure qu'ils ont faite émerger et qu'ils vont faire émerger un mouvement qui sera aussi un mouvement unique de l'histoire de l'Algérie… ».

Cette dynamique a permis une jonction féconde entre les étudiants contestataires et un groupe d'enseignants, ayant déjà des trajectoires militantes notamment ceux qui étaient impliqués dans le Groupe d'Etudes Berbère de Vincennes (Belhimer, 2012 : 196), et qui s'est nettement répercutée sur l'évolution de l'action collective dans cet espace universitaire. Il s'agit d'une jonction que l'acteur/étudiant Djamel Zenati qualifie « de décisive ». Par ailleurs, l'élection et la mise en place du comité d'étudiants permettaient aux acteurs de se doter d'un cadre et d'un espace d'action. C'est d'ailleurs dans le cadre son programme que figurait la conférence que devait donner Mammeri le 10 mars 1980, facteur déclencheur de l'événement du Printemps Berbère.

2. Irruption de l'événement du Printemps Berbère

L'interdiction de la conférence sur les poèmes kabyles anciens constitue le facteur déclencheur et/ou le moment de surgissement de l'événement du Printemps Berbère. Cette décision des autorités a suscité des réactions au-delà de la communauté universitaire, parmi les intellectuels qui se sont solidarisés avec Mammeri. A Tizi-Ouzou, à l'initiative des acteurs étudiants, les universitaires réagissent collectivement en investissant les rues de la ville, le lendemain même, pour exprimer leur mécontentement. Au regard des mots d'ordre, des slogans de cette manifestation et

des témoignages d'acteurs, il s'agissait surtout de dénoncer l'interdiction dont faisait objet la langue et la culture berbères. De plus, la marche était un mode et un type d'action que ni la ville ni la génération jeune n'ont eu à connaitre, dans ce contexte. Cet extrait de l'entretien réalisé avec Rachid Ait Ouakli, un des acteurs/étudiants, initiateurs de cette action, illustre cet aspect :

> *« … immédiatement on a été dans la rue et on a commencé la marche. (…) Oui c'est vrai, c'était la première marche de l'Algérie indépendante. Il y avait assez de monde quand même. Les citoyens de la ville étaient surpris, ils n'ont pas compris donc ils posaient comme ça des questions aux étudiants : qu'est-ce que c'est que ça ? Pourquoi vous marchez ? Et il y a eu beaucoup de gens extra-universitaires qui se sont joint à la marche et ont marché avec nous… »*

La protestation collective s'élargit par les mobilisations lycéennes dans plusieurs localités de la Kabylie et la seconde marche des étudiants, le 26 mars, suite aux premières arrestations d'acteurs (Chaker. R, 1981 : 16). C'est ce qui consolide la dynamique naissante et génère des situations d'ébullition dans d'autres espaces comme ceux de l'hôpital et des unités industrielles. Cette phase de la protestation est aussi marquée par la consolidation et l'engagement des acteurs impliqués dans les organisations politiques clandestines de l'époque[9]. Plus imprégnés et préparés que d'autres, grâce à leur capital militant, ces acteurs contribuent à élargir la protestation vers les milieux ouvriers et à lui donner une forme de ''direction'' et d'orientation nettement plus politique. Cette extension significative de l'action collective au-delà des espaces scolaires et universitaires donne aussi à la protestation un caractère populaire.

Afin de produire de l'impact politique, suite notamment aux premières arrestations opérées durant le mois de mars, la perspective d'élargissement de la dynamique protestataire vers d'autres espaces de la société s'imposait comme stratégie aux acteurs. En ce sens, une marche à la Capitale Alger a été initiée par un groupe d'acteurs, structurés dans le parti du FFS, en vue de décongestionner l'espace universitaire et porter la protestation dans un espace central et à la connaissance de l'opinion. Empêchée et réprimée par les forces de l'ordre, elle constitue le point de départ d'une nouvelle phase, dans cette dynamique collective ; celle de la « radicalisation »[10].Celle-ci se caractérise particulièrement par l'émergence et la mise en place de structures pilotes de la protestation collective et sa dotation d'un programme de revendication structuré autour de deux principaux axes :

- Reconnaissance et promotion des langues et cultures populaires algériennes (Tamazight et l'arabe algérien)
- Respect des libertés démocratiques.

Ce programme pose des questions et problématiques de fond auxquelles, aussi bien la société que les acteurs au pouvoir, n'étaient, jusque-là, pas confrontés : celle de la redéfinition de l'identité nationale et de la personnalité algérienne par l'intégration des spécificités culturelles et linguistiques. Il pose également celle de la démocratie et du respect des libertés ou plus globalement celle de l'organisation politique et la participation des individus dans la vie collective de la nation (Belhimer, 2012 : 251). Ces évolutions, aussi bien structurelles que programmatiques, confortent la protestation et lui donnent des assises plus fortes. Ce qui se traduit par l'occupation des lieux dans les trois principaux espaces (l'université, l'hôpital et les unités industrielles). La stratégie d'information et la mobilité spatiale des acteurs ont contribué à la construction d'un important potentiel d'adhésion aux revendications et à l'action collective. La réussite de l'action de grève générale du 16 avril 1980 en est une illustration du degré de mobilisation autour du mouvement(Chaker, R, 1981 : 31). Cette action inédite dans l'histoire de l'Algérie indépendante confère à la protestation collective une connotation et une signification à proprement politique. Elle

[9] . Parti de la Révolution Socialiste, part du Front des Forces Socialistes, Groupes Communistes Révolutionnaires et le Front Uni pour l'Algérie Algérienne.

[10]. Il s'agit d'une phase où d'autres formes d'actions qui exigent plus de détermination et d'investissement des acteurs apparaissent. Comme par exemple celle de la grève illimitée et celle de l'occupation de certains lieux de protestation.

le fait sortir de l'orbite universitaire pour en faire un mouvement à la fois politique et populaire. C'est justement l'une des ruptures majeures qu'avait opéré l'événement du Printemps Berbère : doter la revendication berbère d'une expression politique pour en faire une revendication populaire. Sur cette action de grève, Rachid Ait Ouakli, dit :

> *« On ne s'attendait pas, disant que c'était une agréable surprise pour nous, le fait que les gens ont suivi sans qu'il y ait de pressions (…) c'était d'un très grand poids politique, peut-être c'est ce qui a précipité le pouvoir à prendre une décision d'investir l'université… »*

Une telle évolution de la protestation collective a fait réagir les autorités, après l'échec des compagnes médiatiques[11], par une intervention directe des forces de l'ordre pour évacuer les lieux occupés et l'arrestation de principaux acteurs. Ce qui engendre l'essoufflement et le repli de l'action collective organisée des acteurs. Cette action, vécue et ressentie comme une onde de choc, fait surgir l'émeute qui succède à l'expression pacifique, au centre urbain. Quoiqu'elle soit éphémère, elle représente une forme nouvelle d'expression du mécontentement, de dénonciation et de solidarité, dans la société de l'époque et dans l'histoire de l'Algérie indépendante. Le mouvement de solidarité avec les acteurs détenus mis en place, sous sa forme et modes d'action adoptés, représentait la voix du mouvement pendant sa phase de repli. C'était jusqu'à la fin du mois de juin, deux mois après le coup d'arrêt, que les acteurs incarcérés seront libérés. Leurs noms sont déjà connus et résonnaient dans la société locale et constitueront désormais des repères dans le champ politique local et dans le combat pour l'identité berbère (Belhimer, 2012 : 300)

Afin de donner forme aux idées et revendications exprimées lors de cette protestation collective, les acteurs prennent part au débat sur la culture nationale en organisant un regroupement à Yakourene[12], le mois d'août 1980. C'était une manière pour eux à la fois de s'affirmer et de confirmer la justesse de leurs revendications, mais surtout de soumettre une proposition en mesure de traduire leurs visions et celles de leur mouvement. En effet, ce moment de réflexion collective, quoiqu'il soit traversé par des tensions dues aux divergences politico-idéologiques des acteurs, produit un document qui exprime leur vision sur l'identité et la culture algériennes, intitulé : Algerie. Quelle identité ? Remis aux autorités et édité, par la suite, aux éditions *Imedyazen* à Paris. Les acteurs que nous avons interrogés ont pris part à ce regroupement et considèrent que, malgré les dissensions et affrontements idéologiques qui l'ont caractérisé, ce séminaire reste un moment fort de la vie du mouvement, et qu'il a doté l'action militante d'outils intellectuels et a aidé à son élargissement, comme on peut le constater, par exemple, à travers ces deux extraits d'entretiens réalisés, respectivement, avec Mouloud Lounaouci et Rachid Ait Ouakli:

> *« Le séminaire de Yakourene a débloqué psychologiquement la société. C'est important …le séminaire, je l'englobe dans le mouvement, je dis que c'est un moment fondateur, les gens se sont exprimés publiquement, les gens ont réussi à rédiger un texte de compromis, les gens se sont découverts, ils ont quitté la clandestinité ! »*

> *« Sur le plan de la symbolique, c'est extrêmement important pour nous d'avoir ce document. Nonobstant son contenu qui peut être mis à la discussion, à la critique pour l'élargir d'avantage à toutes les sensibilités. (…) c'est un document de base pour nous d'abord, puis c'est un document destiné au pouvoir, pour dire : Voici ce que nous demandons. »*

3. Vers une nouvelle « ère » de l'évolution de l'action militante.

L'événement du Printemps Berbère relevait de l'inédit. Il est caractérisé par bien d'aspects qui l'expriment, à commencer par les profils des acteurs qui l'ont initié et conduit ;ils étaient jeunes, formés dans le cadre de l'école algérienne et qui, au moment de la protestation, une partie d'entre

[11]. Voire à propos de cette compagne médiatique, la revue de presse *Tafsut Imazighen*, *Imedyazen*, Paris, A981.
[12]. Une commune située à l'est de la wilaya de Tizi-Ouzou

eux, étaient enseignants, médecins, étudiants et cadres d'entreprises[13].Il permet ainsi à la jeune génération d'intégrer le champ des affaires publiques et politiques qui, jusque-là, étaient celles des ainés aussi bien dans la tradition communautaire que dans les structures de l'Etat au local (Belhimer, 2012 : 298). Les revendications posées, exprimées sous forme d'un programme porté par l'action collective des acteurs, de manière pacifique, sont jusque-là inédite dans l'espace public de l'Algérie indépendante. Elles permettent de véhiculer de nouvelles valeurs et d'élargir les horizons du possible en termes d'engagement et de participation politique. La démarche contestataire adoptée, pour s'adresser à l'Etat, introduit aussi une nouvelle forme de participation et d'expression dans le contexte de l'époque.

Si l'irruption de cet événement a été violente, c'est-à-dire inattendue et surprenante, la démarche adoptée par les acteurs était globalement pacifique et mobilise des modes et des instruments d'action et d'expression collective peu familiers dans les univers et cadres de la société de l'époque ; la marche, le tract, la grève, l'occupation. Ce qui induit des types de d'apprentissage et de socialisation politiques nouveaux, en particulier avec le caractère contestataire inhérent à l'événement. Celui-ci a, par ses portées et étendues, reconfiguré le champ politique local et permit l'émergence de nouvelles modalités de sens, d'action et de l'agir politique. En effet, par les nouvelles valeurs qu'il a pu produire et diffuser, celles d'aspiration à une société moderne et démocratique, il induit de nouveaux types de rapports au politique, en remettant en question les modalités de participation politique mises en place depuis l'indépendance nationale (Salhi, 2010 : 69). Les effets et impacts de cet événement sur l'évolution des processus sociopolitiques en Kabylie, dans ses rapports au national sont perceptibles à travers plusieurs points :

- Cet événement opère une nette recomposition du champ public et politique au local. Ce qui s'explique par une multitude de nouveaux engagements militants d'acteurs sociaux dans différentes arènes de la société. Ces engagements se présentent comme un prolongement de la dynamique d'action de l'événement et portent sur des questions qui, dans un passé très récent, ne constituaient pas des enjeux publics et politiques. Les questions de type identitaire et démocratique, explicitement posées par l'événement, font émerger un nouveau type d'acteurs sociaux. Cette catégorie s'inscrit dans le registre de la contestation et, au regard des profils de ces acteurs, représente, en partie, l'élite formée par l'Algérie indépendante. L'espace public villageois se voit également atteint par les effets de cette dynamique productrice de changements qui se manifeste, entre autres, par l'implication de la jeune génération dans la gestion des affaires publiques au village (Kinzi, 2007 : 552).

- Par les problématiques et questions qu'il a posées, les engagements qu'il a suscités et la légitimité dont il a bénéficié, le Printemps Berbère initie un processus de redéfinition des enjeux politiques et publics au local et dans ses rapports au national. La question identitaire devient centrale dans l'opinion publique locale. Une question autour et à partir de laquelle se construisent des dynamiques et se développent des pratiques sociales et culturelles diverses. La revendication berbère sort de la clandestinité, assumée et revendiquée publiquement, elle cristallise aussi des engagements militants. La revendication démocratique, articulée à la question identitaire, constitue une des questions centrales qui caractérisent les débats publics en Kabylie. La référence aux principes démocratiques, et plus globalement à la modernité politique, est récurrente à la fois dans la littérature du Mouvement Culturel Berbère et dans les stratégies de légitimation et de construction du discours politique par les acteurs sociaux. Ce sont en effet, des questions et thématiques que la dynamique de l'événement a imposées et mises en surface.

- La protestation collective du Printemps Berbère est menée suivant des modes et modalités d'action, d'organisation et de production de sens qui relèvent du « registre de la modernité

[13]. Les acteurs impliqués directement dans la gestion de ce mouvement, dans les différents lieux de protestation, étaient en effet dans la catégorie de l'élite, ce qui était un des facteurs qui ont aidé à la mobilisation populaire. Parmi les acteurs interviewés, Mouloud Lounaouci et Mohand Stiet étaient déjà médecins à l'hôpital de Tizi-Ouzou, Abdelkader Badjou et Ahmed Sadi étaient cadres dans l'entreprise ENIEM respectivement chef de personnel et comptable.

politique »(Salhi, 2010 : 70). Ce qui induit des formes d'appropriation et de réappropriation des instruments et des valeurs de la démocratie. Il s'agit de développement de formes d'apprentissage et de socialisation ouvertes sur la modernité. Elles se traduisent concrètement sur le terrain par la participation de la femme à la construction de l'action collective (étudiante, enseignante, médecin), le respect de la diversité politique et idéologique qui traversent la protestation ou encore à travers des revendications comme celle du respect du droit à la liberté d'expression, d'organisation et de participation des individus, dans le respect de leurs différences, dans la vie collective nationale.

- Cet événement permet aux acteurs de s'approprier et de se réapproprier des espaces politiques et culturels au local. En fait, l'importance du capital symbolique acquis par cet événement a permis d'ouvrir de nouveaux horizons à l'action militante des acteurs qui investit de nouveaux espaces d'action et d'expression ; comme par exemple ceux de l'art (théâtre, la chanson), l'action de travail sur la langue berbère (production et enseignement), l'espace associatif et autres types d'action aussi bien dans l'espace villageois que dans les espaces urbains et milieux professionnels. C'était, par exemple, depuis l'événement que les travailleurs des unités industrielles, particulièrement à l'ENIEM, s'impliquaient d'avantage dans la gestion de leurs entreprises[14].

- L'événement inaugure le champ de la contestation publique aussi bien par la construction du discours que par l'action. Depuis, les espaces et initiatives de contestation s'élargissent et caractérisent l'espace public local. Ceci est particulièrement apparent à travers les manifestations de rue qui, au fil du temps, deviennent des rituels politiques, des conférences et débats souvent sur des thématiques et avec des approches contestataires (sur l'histoire, la langue et la culture berbère). L'aspect contestataire se manifeste aussi à travers des prises de positions tant individuelle que collective, des manifestations de papier ; déclaration, tracts, contributions généralement publiées dans les revues *Tafsut, Tilleli et Avril* créées après la protestation collective du Printemps Berbère. Publiées clandestinement, à partir de 1981, ces trois revues constituaient des sources d'information, l'espace de communication et plus globalement d'expression et de production pour les acteurs et leur mouvement.

- Le Printemps berbère, vécu comme une forme de discontinuité de type politique et culturel dans la société locale, a contribué à la libération relative de la parole publique et au développement de stratégies d'affirmation identitaire à travers des pratiques sociales et culturelles diverses. Celles-ci sont visibles aussi bien dans la construction et la production du discours que dans la construction de l'action. L'affirmation identitaire et la contestation politique passent de l'autocensure, suspicion, l'hésitation et la méfiance à l'assumassions et à l'extension du champ de la parole publique.

Ces ruptures et mutations opérées par cet événement ont induit de nouvelles évolutions de l'action collective autour de la problématique identitaire. Les horizons ouverts par l'événement permettent le développement de l'action stratégique des acteurs aussi bien par ses extensions dans l'espace social que par son affirmation sur des terrains et champs nouveaux. Sur le plan organisationnel et structurel, le Mouvement Culturel Berbère qui se constitue en cadre d'action militante des acteurs, à partir de 1981, fait converger le potentiel militant autour de la revendication berbère et empreinte nettement le champ politique local. Se définissant comme mouvement pluriel ouvert à tous les algériens, l'impact de son action est limité à la région de Kabylie et à quelques espaces de la Capitale Alger. Le capital militant de ses acteurs lui permet de piloter la protestation collective, pendant près de deux décennies, et de lui attribuer des prolongements significatifs. En effet, par sa démarche politico-culturelle, ce vaste mouvement social élargie le champ de son action par l'investissement de ses acteurs, dans une perspective stratégique, dans le terrain des Droits de l'Homme, associatif, syndical et celui du travail sur la langue berbère et son enseignement. A partir de l'ouverture politique de 1989, le mouvement perd son unité d'action et rentre dans le champ de l'affrontement politique.

[14]. Entretiens réalisés avec Adelkader Badjou et Ahmed Sadi.

Conclusion

Le Printemps Berbère représente le premier moment d'une protestation collective organisée dans l'histoire de l'Algérie indépendante. Il a marqué et reconfiguré le champ politique local en Kabylie par la dynamique de son action contestataire et ses effets. Il représente, de ce point de vue, une ligne de partage entre deux situations différentes de l'histoire du mouvement berbère et de la société locale, dans son rapport au politique ; celle d'avant et celle d'après le Printemps Berbère.

Il est l'aboutissement d'un processus de conscientisation et de mobilisation construit dans un contexte caractérisé par de multiples pesanteurs à l'action militante berbère. Celle-ci est menée et s'est exprimée dans quelques espaces de la société, sous sa forme d'action culturelle. La mobilisation identitaire s'est faite de manière progressive dans le sillage du processus du développement permettant à l'expression berbère de se faire place dans plusieurs espaces et institutions de la société. L'école en est, de ce point de vue, le lieu qui a, plus que d'autres, permis à la revendication berbère de se construire.

Son surgissement a permis à la revendication berbère d'émerger, de s'exprimer comme question publique et de se constituer comme enjeux politiques, dans son articulation avec la revendication démocratique. Il a produit et diffusé de nouvelles valeurs et opéré des ruptures qui ont impacté et reconfiguré l'espace public local. C'est ainsi qu'il ouvre un processus d'élargissement de l'action militante et son encastrement dans des milieux sociaux divers. Elle s'est affirmée sur d'autres terrains ; le terrain scientifique et pédagogique, culturel, le terrain des Droits de l'Homme, associatif et syndical.

Ancré dans la mémoire collective, le Printemps Berbère, en tant qu'événement majeur de la protestation collective, devient un repère historique dans la société. Il est célébré et commémoré par les communautés berbérophones, au-delà des frontières algériennes, comme un événement symbole de résurrection et de renouveau. Il représente une sorte de rituel politique autour duquel et dans lequel s'élaborent des stratégies, se font et se défont des pratiques sociales et politiques.

Liste bibliographique

- **Archive privée**
  1. Le journal des événements de Rachid Chaker édité par Imedyazen en 1981 à Paris.
  2. Le programme de revendication
  3. L'appel à la marche du 7 avril 1980
  4. Appel à la grève général du 16 avril 1980
  5. La déclaration des 24 détenus

- **Les études (livres et articles)**

  1. ACHAB, R,(1996).*La néologie lexicale berbère*, Louvain, Peeters.
  2. BENSA, A et FASSIN, E. (2002). « Les sciences sociales face à l'événement », revue *Terrain* numéro 38, édition du patrimoine, Paris, pp.5-20.
  3. BELHIMER, O, (2012). *Approche anthropologique de l'engagement militant des acteurs du Printemps Berbère de 1980*, Mémoire de Magistère, Université de Tizi-Ouzou.
  4. CARLIER, O, (1984). « La production sociale de l'image de soi ; note sur « la crise berbériste de 1949 » », *Annuaire de l'Afrique du Nord* XXIII, pp. 347-371.
  5. CHACHOUA, K, (2002), L'islam kabyle. Religion, Etat et société en Algérie, paris, Maisonneuve et Larose.
  6. CHAKER, S,(1990), *Imazighen ASS-A*, Alger, Bouchene.
  7. CHAKER, S, (1987), « Documents sur les précurseurs. Deux instituteurs kabyles : A.S. Boulifa et M. S. Lechani » *Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée Numéros* 44, PP. 97-115.
  8. GUENOUN, A. (1999). *Chronologie du mouvement berbère. Un combat et des Hommes*. Alger, Casbah edition.

9. GUENOUN, A, (2021) La question kabyle dans le nationalisme algérien (1949 1962), Alger, Casbah édition.
10. HARBI, M, (1980),« Nationalisme algérien et identité berbère », *Peuples méditerranéens*, 11, p. 59-68.
11. HUGUE, R, (1982). "The economics of berberism: the matériel basis of the Kabylie question in the contemporary Algeria" in *Government and opposition, XVII1. N°2, pp. 218-235.*
12. KINZI. A, (2007), *Les acteurs locaux dans la gestion des affaires publiques villageoises : le cas des villages des At Yemmel en Kabylie (1980-2006),* thèse de Doctorat sous la direction de Fanny Colonna, Aix-Marseille 1.
13. OUERDANE, A, (1991) *La question berbère dans le mouvement national algérien (1926-1980),* Paris, Epigraphe.
14. OUERDANE, A, (1987). « La « crise berbériste » de 1949, un conflit à plusieurs faces », *Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée*, n 44, pp 35-47
15. RICOEUR. P (1992). *Le retour de l'événement, in Mélange de l'Ecole de Rome. Italie et Méditerranée,* tome 104, n°. pp. 29-35.
16. SALHI, M. B, (2010).*Algérie, identité et citoyenneté*, Tizi-Ouzou, Achab Edition.
17. TODOROV, T. (2000). *Mémoires de mal. Tentation du bien*, paris, Robert Laffont

- **Médiagraphie :**

1. Entretien réalisé avec Rachid Ait Ouakli, Août-Septembre- Octobre 2016
2. Entretien réalisé avec Abdelkader Badjou, mars 2016
3. Entretien réalisé avec Mouloud Lounaouci, septembre 2016
4. Entretien réalisé avec Ahmed Sadi, Mai-juin 2016
5. Entretien réalisé avec Mohand Stiet, février-Mars 2011
6. Entretien réalisé avec Aziz Tari, Avril- Mai 2011
7. Entretien réalisé avec Said Boukhari, juillet- Août 2016
8. Entretien réalisé avec Djamel Zenati, Avril- Mai- juin 2011

- **Presse**

1. Revue de presse *Tafsut Imazighen*, Imedyazen, Paris, 1981.